

Libération

Récit

«Interdit d'enfants», plaidoyer pro domo pour la GPA

Vingt ans après la naissance de leurs deux filles nées grâce à la gestation pour autrui, Sylvie et Dominique Mennesson publient un témoignage précieux sur une pratique raisonnable et raisonnée de la GPA.



Les Mennesson, au palais de justice de Paris, en 2010. (Laurent Troude /Libération)

par [Geneviève Delaisi de Parseval](#), psychanalyste
publié le 24 mars 2022 à 2h07

Au-delà de la désolante [épopée judiciaire](#) du couple Mennesson (16 décisions en tout !), ce livre, encadré par des textes de leurs deux filles, jeunes et brillantes adultes, permet de poser des questions pertinentes sur la gestation pour autrui (dite GPA), une des déclinaisons de procréation médicalement assistée la plus discutée. La GPA proprement dite est techniquement possible depuis l'existence de la fécondation *in vitro* (1982) : la FIV a en effet permis qu'un embryon fécondé en éprouvette puisse être transféré dans un utérus possiblement différent de celui de la mère qui l'a conçu. Certaines patientes ont recours à une GPA en raison d'une *stérilité utérine*, même si elles sont parfois fertiles d'un point de vue génétique. On parle trop peu de cette forme de stérilité : le syndrome MRKH dont souffre Sylvie Mennesson se rencontre chez une personne sur 4500 ; et des cas d'hystérectomie après un accouchement ou des cancers de l'utérus empêchent eux aussi toute grossesse.

Pourquoi ces tempêtes et anathèmes contre une pratique raisonnable et raisonnée de la GPA telle qu'elle est racontée dans cet ouvrage ? C'est, pour partie, en raison de l'adage latin *tota mulier in utero* – il date d'avant la FIV ! – qui a banalisé une définition biaisée de la maternité corroborée, au fil du temps, par une mauvaise interprétation de la psychanalyse. Cet amalgame en a en effet induit une représentation erronée selon laquelle la grossesse serait *l'alpha et l'omega* de la maternité au détriment de tout le bagage réel et fantasmatique, tant de «l'avant grossesse» (le désir d'enfant), que de «l'après» (toute une vie avec un enfant). Ainsi, selon ce stéréotype, la «mère porteuse» (la gestatrice dans les cas de GPA) serait la véritable mère, alors même que, dans les pays développés, cette dernière porte des embryons qui lui sont totalement étrangers ; et qu'elle n'a pas évidemment désiré ces enfants (elle est, elle-même, mère de ses propres enfants).

Processus psychique de la «maternalité»

Voyons de quoi il retourne pour la psychanalyse puisqu'elle est convoquée dans ce débat : la métapsychologie montre que le «devenir mère» est un processus de maturation psychique qui est très loin de se calquer automatiquement sur la grossesse ou l'accouchement ; c'est donc un postulat simpliste de penser qu'une femme deviendrait mère, comme par magie, le jour où elle accouche. La clinique analytique montre que la grossesse est, au mieux, un temps privilégié d'élaboration du processus psychique de la «maternalité», processus en devenir, étayé en général par le père, et non lié à un moment spécifique du «devenir mère».

Qu'en est-il de cette psychodynamique rapportée au cas du couple Mennesson ? L'infertilité de Madame M., redoublée dans son cas particulier d'une stérilité génétique (syndrome MRKH), l'a conduite, avec son mari, à solliciter à la fois l'aide d'une mère qui a fait un don d'ovocyte pour eux, et celle d'une autre mère qui, elle, a porté leurs bébés et les leur a rendus à la naissance. Au-delà des arguties juridiques, l'intérêt de ce livre est de donner à comprendre, avec un recul de vingt ans, le devenir psychologique et anthropologique d'une gestation pour autrui bien pensée ainsi que les véritables questions susceptibles de se poser.

Savoir «qui est qui»

Le paradoxe de la GPA – il est de taille ! – ne réside pas tant dans le fait que la grossesse soit prise en charge par une autre femme que la mère d'intention si cette dernière est empêchée par une infertilité. Mais, possiblement, par l'origine de l'embryon. Voyons-y de près : quand les futurs parents sont tous deux fertiles génétiquement aucune question dirimante ne se pose. Mais l'apport d'une donneuse d'ovocyte est souvent nécessaire on l'a vu : ce n'est pas tant alors la dynamique de la GPA qui est pertinente mais celle de la FIV avec don d'ovocyte anonyme tel qu'il est prescrit *larga manu* partout en Europe, en France en particulier. La clinique psy montre en effet que ce n'est pas si facile pour une mère d'investir un embryon conçu avec le sperme de son compagnon, le père, et une donneuse inconnue du

couple (l'anonymat des donneurs de gamètes est encore total en France jusqu'à la majorité des enfants conçus ainsi).

Le couple Mennesson a rencontré cette difficulté et l'élaboration qu'ils ont fait de ce défi est très intéressante : soucieux de la transparence sur la question des origines, Mme Mennesson a sollicité une amie qui vivait à l'époque aux Etats-Unis, Isabelle (présente dans le livre), mère de trois enfants, qui a donné des ovocytes grâce auxquels Valentina et Fiorella ont été conçues. Les deux amies se voient souvent aujourd'hui (Isabelle est revenue en France), peu en revanche les enfants des deux couples. Il leur suffit, disent ces jeunes filles, de savoir «qui est qui» dans cette constellation familiale originale. Autre paradoxe, elles se sentent proches des enfants de Mary (la gestatrice américaine) avec lesquels elles ont beaucoup joué enfants ; elles ont d'ailleurs été invitées au mariage de la fille aînée de Mary comme des membres de la famille (alors qu'elles n'ont aucun lien génétique avec cette famille américaine..). Quant à Mme Mennesson, la mère d'intention, elle dit avoir un lien très fort avec Mary, sa gestatrice, qui lui a fait un cadeau inestimable. «*We are pregnant*», disait une gestatrice à la mère dont elle portait le bébé... Loin des débats médiatiques sur la GPA, rien ne vaut un témoignage de qualité sur la longue durée.

Sylvie et Dominique Mennesson, *Interdits d'enfants, vingt ans après, L'épopée judiciaire et politique d'une famille qui a brisé le tabou de la GPA en France* Préface par Valentina Mennesson, postface par Fiorella Mennesson. Fauves Editions, 354 pp., 20 € (ebook : 14,99 €).